Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 72 (1964)
Heft: 4

Artikel: Un disciple suisse de Laurence Sterne : François Vernes
Autor: Giddey, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-54889

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un disciple suisse de Laurence Sterne : François Vernes

François Vernes, littérateur... Le nom aujourd'hui n'éveille aucun écho. L'homme n'intéresse guère et son œuvre ne se lit plus.

Il connut pourtant de son vivant une large popularité. Né à Genève en janvier 1765, il était le fils du pasteur Jacob Vernes, qui fut l'ami et le correspondant de Rousseau et de Voltaire avant de se brouiller avec eux. Il semble s'être engagé fort jeune dans la carrière littéraire, où il se signala bientôt par la variété de ses intérêts et de ses tentatives : poèmes champêtres et épiques, traités religieux et philosophiques, tragédies, contes et romans, tous les genres attirent son attention. Il entra en relations avec l'abbé Delille, Benjamin Constant et Madame de Staël. Pendant les années de la Révolution, il joua un certain rôle politique dans sa ville natale. C'est à Versoix qu'il mourut en 1834. Il s'était marié trois fois et avait eu plusieurs enfants [1].

Son œuvre littéraire est aussi abondante que disparate. Elle se signale par l'inconstance de son inspiration. Il semble que Vernes ait exploité, avec un bonheur inégal, plusieurs veines. Les titres mêmes de ses ouvrages suggèrent différentes orientations : Ronsard, Milton, Voltaire, Rousseau... L'influence cependant la plus aisément perceptible est celle du romancier anglais Laurence Sterne, l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental* [2].

* * *

Sterne, on le sait, est avec Thomson, Richardson, Young et quelques autres, un des écrivains qui incarnèrent, aux yeux des Français du XVIIIe siècle, ce que la littérature d'outre-Manche,

---

[1] Sur la vie de Vernes, voir J. B. G. GALIFFE, *Notices généalogiques sur les familles genevoises depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, tome 4, Genève 1857, p. 556-559.

[2] Une liste des œuvres de François Vernes figure dans *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, tome 46, Lausanne 1873, p. 396. Voir également ALBERT DE MONTET, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, tome 2, Lausanne 1878, p. 607-608.

découverte depuis peu, avait de plus audacieusement séduisant. Ses œuvres sont traduites avec empressement, lues avec émotion, imitées avec ferveur. D'illustres disciples s'en inspirent, Diderot dans *Jacques le Fataliste* ou Xavier de Maistre voyageant autour de sa chambre. Des écrivains de moindre renom — Mlle de Lespinasse, Jean-Claude Gorgy, le futur maréchal Brune, Florimond Bourdon de Saint-Amans, Jean Dussaulx, Pierre Blanchard, un certain Guinan, Louis Damin, Joseph Rosny — promènent sentimentalement leurs héros dans les rues de Paris ou sur les chemins de province. A quoi s'ajoutent les récits anonymes où le seul patronage du maître anglais suffit à satisfaire le lecteur. Un genre nouveau se crée, qui soulève l'admiration la plus vive. La gloire de Sterne, père spirituel du voyage sentimental, est alors comparable à celle de Young, premier chantre de la poésie nocturne [1].

François Vernes a vingt et un ans lorsqu'il se range résolument dans le sillage de Sterne. Son *Voyageur sentimental ou Ma promenade à Yverdun* est sa première œuvre de quelque importance [2]. Engouement de jeunesse, dira-t-on... A dire vrai, Vernes resta fidèle au maître de ses débuts. En 1799 — il a près de quarante ans — il publie un *Voyageur sentimental en France sous Robespierre* [3] ; un quart de siècle plus tard, en 1825, il fait paraître une *Deuxième promenade à Yverdun* [4]. Le sexagénaire ne désavoue pas le jeune homme fraîchement sorti de l'adolescence.

Ce jeune homme seul retiendra ici notre attention. Il est plus proche de son modèle que ne le sera l'écrivain d'âge mûr ou l'homme parvenu au seuil de la vieillesse. En 1799, Vernes ne pourra s'empêcher de mêler à ses aspirations « sterniennes » des frissons révolutionnaires étrangers à son propos initial, un peu comme Restif de la Bretonne, dans ses *Nuits de Paris*, unit

---

[1] Voir FRANCIS BROWN BARTON, *Etude sur l'influence de Laurence Sterne en France au dix-huitième siècle*, Paris 1911 ; l'on consultera également E. PONS, *Le voyage, genre littéraire au XVIIIe siècle*, dans *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 1926.

[2] La première édition parut à Neuchâtel en 1786 ; elle fut suivie de rééditions qui parurent à Londres (1786 également), Dresde, Paris, Bruxelles, etc. Nous empruntons nos citations au texte de l'édition de Londres, en modernisant l'orthographe et la ponctuation.

[3] Publié à Genève et Paris, an VII de la République, en deux volumes.

[4] Ce second récit fut publié à Paris avec une réédition corrigée de la première *Promenade à Yverdun*.

curieusement une nostalgie qui trouve son origine chez Young et une curiosité née des événements prodigieux qui font frémir la France de 1792. Et quand, en 1825, Vernes reprendra le chemin d'Yverdon après quarante ans d'une vie littéraire bien remplie, il s'attendrira à la pensée du temps qui fuit ; relevant avec mélancolie la décrépitude qui se lit sur des visages jadis rayonnant de vigueur juvénile, il deviendra moraliste et constatera que son maître anglais n'est pas irréprochable. Sterne ne sera plus qu'un prétexte, qu'une lointaine image.

* * *

Il est un mage, quarante ans plus tôt, un prophète écouté avec recueillement et suivi avec docilité. Dans son premier ouvrage, Vernes proclame son allégeance envers son inspirateur britannique non seulement par le titre de son livre, mais par les titres donnés aux différents chapitres. Quelques rapprochements ne manquent pas de frapper le lecteur : *Le dîner*, relève-t-on chez Vernes ; *Le souper*, chez Sterne. *Ma jument*, chez celui-là ; *Le bidet*, chez celui-ci. Le chapitre *L'auberge* de Vernes semble répondre à *La remise* de Sterne ; *Le traîneau*, à *La désobligeante* [1]. Comme Sterne, Vernes intitule des subdivisions de son volume en se servant de noms de lieux ou de personnes : au *Calais*, au *Montreuil* ou à l'*Amiens* de l'écrivain anglais correspondent le *Cossonay*, l'*Orbe* ou le *Morges* du littérateur genevois ; la *Marianne* de Vernes rappelle la *Maria* de Sterne. Des objets comparables servent également à désigner des chapitres chez les deux auteurs : *La pipe*, chez Vernes ; *La tabatière*, chez Sterne. Ici, *Les gants* ; là, *Le ruban*.

Les similitudes ne se limitent pas à des analogies de titres. Les noms de certains personnages suggèrent des rapprochements. Ainsi le compagnon du voyageur de Vernes, le père La Joye, fait immanquablement penser à La Fleur, le laquais de Sterne. Les procédés rhétoriques soulignent d'ailleurs de telles ressemblances. Le dialogue, par exemple, vient souvent interrompre la narration, chez nos deux auteurs, transformant le récit en une

---

[1] On désignait ainsi une chaise à porteurs ou une voiture ne contenant qu'une place.

vraie scène de comédie, où la répétition du même mot ou de la même phrase crée parfois un effet divertissant. Un des chapitres de Vernes [1] est ponctué de « Rendez-moi ma pipe ! » qui rappellent les « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » de Molière. Sterne n'eût certes pas désavoué un tel passage. Et il eût aimé sans doute le dialogue rapide que le héros de Vernes engage, à La Sarraz, avec la tenancière d'une auberge de l'endroit : « Pardon, Monsieur, dites-moi, je vous prie, que fait l'Empereur ? — Il cherche à arrondir ses Etats et à dégraisser les moines. — Et le pape ? — Il cherche à parer, avec sa crosse, les coups qu'on lui porte avec des sceptres. — Et le roi de Prusse ? — Il est en vedette. — Et les Hollandais ? — Ils payent. — Et les Anglais ? — Ils épient le moment d'une revanche. — Et les mahométans ? — Ils tremblent que les chrétiens ne les volent. — Et l'impératrice de Russie ? — Elle déblaie tout doucement le chemin de Constantinople. — Et notre souverain ? — Sa vigilante sagesse écarte de vous tout orage. » La venue d'un client, qui commande une bouteille de vin, interrompt bientôt cet interrogatoire, avant que les interlocuteurs n'aient eu le loisir d'« examiner de quel côté penche la fameuse balance politique » [2].

Les conclusions de chapitres sont souvent comparables chez le maître et chez son disciple. Une question, une exclamation, voire un juron, constituent le mot final ou amènent le propos, ou la pirouette, qui permet de tourner la page. Ainsi, chez Sterne (nous sommes dans un hôtel de Paris) : « Pardi ! dit mon hôte, ces Messieurs les Anglais sont très extraordinaires — et l'ayant dit à la fois et juré — il sortit. » [3] De même chez Vernes (nous sommes dans une auberge de Vevey, où l'on discute des crus de l'endroit) : « Oui, parbleu, dit un Veveysan, il y croît du bon vin ! » [4]

Fréquemment, chez Sterne, le trait de la fin prend la forme d'un calembour esquissé ou d'un terme inattendu. Le procédé se retrouve chez Vernes, témoin le fragment que voici, où le voyageur sentimental s'offre à nos regards alors qu'il contemple

---

[1] *La pipe* (éd. de Londres, p. 64-65).
[2] *La questionneuse* (éd. de Londres, p. 45-46).
[3] Nous citons Sterne dans la traduction d'Aurélien Digeon, parue dans la Collection bilingue des classiques anglais, Paris 1934 ; ici, p. 69.
[4] *Le vin de Vevey* (éd. de Londres, p. 84).

rêveusement une jeune beauté : « Mademoiselle *** me surprit dans cet instant, et, d'un ton badin auquel je ne fus pas trompé : « Gageons que Mademoiselle de C... est déjà une de vos divi- » nités ; foi de poète, quel rang lui donnerez-vous dans votre » mythologie ? — Mademoiselle, quand mon ouvrage mytholo- » gique paraîtra, cherchez le chapitre intitulé *Hébé*. — Oui... sans » doute... le chapitre sera vraiment divin... n'outrez rien cepen- » dant. — Mademoiselle, vous y mettrez l'errata. » [1]

La technique de l'enchaînement, que Sterne manie avec audace et virtuosité, réapparaît chez Vernes. Un chapitre reprend en sa première note l'accord final du chapitre précédent, l'interruption n'étant qu'un soupir ou un silence, une sorte de point d'orgue si l'on préfère. Que l'on examine, de ce point de vue, les trois chapitres qui présentent les aventures plaisantes du curé devenu cocher [2].

Vernes, comme Sterne, aime à faire usage du point de suspension ou du tiret, chargés l'un et l'autre de facultés suggestives. L'écrivain laisse l'esprit glisser sur sa propre lancée, délicatement, pour le rejoindre ensuite d'un bond et l'entraîner dans une direction nouvelle. L'espace d'un instant, le lecteur croit entrevoir des prolongements inattendus, orientation tragique ou sous-entendu érotique, que les mots qui suivent viennent effacer. L'on relira, à ce propos, la fin du chapitre *Le traîneau*, qui raconte avec beaucoup de vie une chute fortuite, dans la neige, du héros et d'une jeune et ravissante Rose : « Depuis notre chute, nous nous taisions tous deux... je ne sais pourquoi ; j'avais tant à lui dire !... Eh ! ma chère Rose, de quoi rougissez-vous ?... nous nous étions relevés si vite ! » [3]

Ainsi Vernes s'essaie au jeu de l'ironie et du sentiment si magistralement pratiqué par Sterne. Il n'en connaît ni toutes les finesses, ni même tous les dangers. Le lecteur cependant, que si souvent — autre procédé « sternien » — il prend à partie et invite du geste et de la voix, se laisse entraîner bien volontiers.

* * *

---

[1] *Mademoiselle de C...* (éd. de Londres, p. 130).

[2] *Le départ, Histoire de maître Cukin, Les quinze sols* (éd. de Londres, p. 145-157).

[3] *Le traîneau* (éd. de Londres, p. 51-52).

Jeu de l'ironie et du sentiment... Il est temps de dire deux mots du second terme de l'équation. Après la manière, la matière. Tout autant que les procédés, les sujets traités permettent de rapprocher Vernes de Sterne.

C'est autour du mot « sentimental » que la jonction s'opère. Comme Sterne, Vernes aime à présenter des épisodes propres à émouvoir le lecteur. Il recherche les actions simples où se reflète une naïveté naturelle. L'épisode dit de l'Homme au mouton [1] est, à cet égard, extrêmement révélateur. Il met en présence un mouton à l'âme quasi humaine et un boucher au cœur tendre qui ne peut se résigner à le sacrifier. Entre l'homme et l'animal s'établit un lien émotionnel fort comparable à celui que Sterne évoque dans son chapitre : *L'âne mort*. Ailleurs, Vernes présente avec bonheur et en vrai disciple de son modèle anglais de petites gens, aperçues dans la rue, foncièrement honnêtes même si la supercherie est parfois l'une de leurs armes : un charlatan vantant les vertus d'un baume infaillible contre la surdité, alors que lui-même est dur d'oreille [2] ; une jeune fille toute simple, qui accepte, en hommage à ses beaux yeux, un ruban, qu'elle s'empresse d'offrir au jeune paysan qu'elle aime [3] ; un mendiant qui opère près d'un cimetière, mélange nuancé de ruse et de délicate sensibilité [4].

Cependant Vernes, bien souvent, fait fausse route. A vrai dire, il veut imiter Sterne plus qu'il ne le peut. Sterne n'est pas l'homme d'une formule, si complexe soit-elle. Il faut, au disciple qui veut marcher sur les traces d'un tel maître, autant de détachement que de ferveur. Il n'est pas facile de retrouver ce mélange harmonieusement disparate d'illogique et de réfléchi, de fluide et de discontinu, de tendrement sensible et d'inexorablement sarcastique.

Comme Sterne, Vernes se risque au jeu de l'absurde. Il procède par exagération, sans cependant que son bon sens ni son goût l'avertissent qu'il sombre parfois dans le ridicule. Que l'on relise le chapitre *Le Clavecin* : Vernes nous y présente un curieux instrument de musique, où les cordes sont remplacées par des...

---

[1] *L'homme au mouton* et *Où se loge la sensibilité !* (éd. de Londres, p. 16-20).
[2] *Le charlatan* (éd. de Londres, p. 53-55).
[3] *Le ruban* (éd. de Londres, p. 161-162).
[4] *Le béquillard* (éd. de Londres, p. 116-120).

chats. Mais écoutons plutôt : « Mon ami rassemblait une vingtaine de chats de différents âges, afin que leurs miaulements pussent former différents tons. Ainsi, un jeune chat chantait la haute-conte ; un vieux griffon faisait la basse. Il plaçait tous ces chats dans des layettes construites sur son clavecin, de manière qu'une layette répondait à une touche. Quand ces chats étaient bien fixés aux layettes, il faisait passer une épingle au bout d'une ficelle, qui de chaque touche répondait sous la queue de chaque animal. Dès qu'il touchait ce clavecin vivant... » [1] Nul besoin de prolonger la citation. Le grotesque, on en conviendra, voisine étrangement avec la vulgarité.

De même, dans les « épisodes de sensibilité », l'auteur force parfois la note et tombe dans la niaiserie. Pourquoi faut-il qu'une fontaine, auprès de laquelle est assis un vieillard privé de la vue, soit sensible à la douleur de l'aveugle ? [2] Pourquoi Vernes se croit-il obligé, dans son récit des malheurs de Marianne et d'Adhémar [3], d'accumuler tous les traits conventionnels qui encombrent tant de contes et de nouvelles du XVIIIe siècle : cœurs purs et innocents, père cruel, rival opulent, prières, menaces, imprécations (« Ma fille, ma chère fille, veux-tu creuser mon tombeau ? »), fausses lettres, sacrifice consenti, évanouissement, langueur fatale, repentir paternel, mort et larmes. Un tel passage — il n'est pas seul en son genre [4] — est aujourd'hui pénible à lire. La leçon de Sterne semble oubliée. Vernes suit d'autres guides, qu'il invoque avec ferveur quand une action généreuse remplit son âme d'émotion : « O Rousseau, ô Richardson ! où étiez-vous ? Qu'une telle scène se passe près de vos tombeaux, vous vous réveillerez pour la voir et la décrire ! » [5]

* * *

Rousseau surtout est l'objet de l'admiration la plus vive : « Je ne donne pas le nom de grand à l'auteur de quelques odes,

---

[1] *Le clavecin* (éd. de Londres, p. 80-81).
[2] *L'aveugle et sa fille* (éd. de Londres, p. 34).
[3] *Marianne* (éd. de Londres, p. 96-111).
[4] Voir également les chapitres *La Famille* (éd. de Londres, p. 68-70) et *Louis et Nina* (*ibid.*, p. 188-194).
[5] *L'aveugle et sa fille* (éd. de Londres, p. 38-39).

mais à celui du *Contrat social*, d'*Emile* et de la *Nouvelle Héloïse*. »[1] Il se rend sur les lieux où l'illustre écrivain a vécu, l'interpellant en termes dithyrambiques : « O Rousseau ! âme bonne, âme sublime ! Si la flamme de la vertu cesse jamais de brûler mon cœur, c'est ici que je viendrai la rallumer... ici... dans ce lieu plein de ta présence ! »[2] Quand, plus prosaïquement, il fait allusion aux réalités concrètes de ce bas monde, Rousseau continue à habiter son esprit, sorte de toise permettant de mesurer l'effort humain. N'est-il pas amusant de lire, sous la plume de Vernes, que Lavaux et la région de Vevey sont un pays « que Rousseau a rendu plus célèbre que son vin »?[3] La nuit venue, Rousseau hante le sommeil du voyageur de Vernes. Il lui apparaît en songe, sorte d'oracle que l'on consulte sur les malheurs du monde et qui répond de manière sibylline[4].

Et ainsi, insensiblement, Vernes s'éloigne de l'auteur de *Tristram Shandy*. Les mystères de la nuit sont pour son âme inquiète riches de sortilèges. Une ombre funèbre recouvre son petit livre ; on nous parle de cimetières, de fantômes, d'oiseaux de mort. Il est, nous dit-on, des malheureux qui vont tous les jours pleurer sur des tombes et qui quelquefois y passent la nuit. Les réflexions de l'écrivain prennent alors « la sombre teinte de la nature », tandis que frémissent « les fibres sensibles » de tout son être[5]. Gray et Hervey se sont substitués à Sterne.

* * *

Curieux salmigondis, pensera-t-on peut-être, que ce *Voyageur sentimental* de Vernes. Les contemporains ne furent guère choqués par le caractère disparate de l'ouvrage et l'accueillirent avec faveur, preuve en soient les nombreuses éditions qu'il connut. Revues et correspondances se firent l'écho des réactions favorables du public : « Je croyais Sterne mort depuis longtemps, écrit un admirateur anonyme, je vois à mon grand étonnement

---

[1] *L'homme au mouton* (éd. de Londres, p. 16).
[2] *J. J. Rousseau* (éd. de Londres, p. 72).
[3] *Le vin de Vevey* (éd. de Londres, p. 83).
[4] *La vision* (éd. de Londres, p. 123).
[5] *La nuit* (éd. de Londres, p. 187).

qu'il vit encore. »[1] Un autre lecteur exprime en vers l'enthousiasme que le livre de Vernes a fait naître en son esprit :

... Avec vous j'étais à cheval
Et mon cœur était du voyage[2].

L'on se rend compte cependant que Vernes ne supporte pas toujours la comparaison avec son modèle : « Ce *Voyageur sentimental,* écrit un critique, n'est pas tout à fait celui de Sterne. Sterne est inimitable. Mais nous serions fâchés que l'ouvrage anglais n'eût pas donné lieu à celui-ci. »[3] La *Correspondance littéraire* de Grimm et Diderot exprime la même opinion ; elle loue sincèrement l'ouvrage, mais constate qu'il « n'a point de tort plus réel que celui de vouloir imiter une des productions les plus inimitables qui existent peut-être en aucune langue »[4].

C'était mettre en lumière l'illusion de tous les disciples de Sterne. Ni *Tristram Shandy* ni le *Voyage sentimental* ne se laissent réduire en une recette littéraire. Sterne lui-même, à sa façon, avait mis en garde d'éventuels continuateurs : « Feronsnous éternellement de nouveaux livres, comme les apothicaires font de nouvelles potions, en versant d'un flacon dans l'autre ? »

ERNEST GIDDEY.

---

[1] Lettre de M.M... à Vernes, écrite de Genève le 27 mars 1786 et figurant dans les éditions de 1786 du *Voyageur sentimental* (éd. de Londres, p. 217). Voir également *Année littéraire,* 1786, tome 7.

[2] Lettre en vers non datée et non signée publiée en annexe au *Voyageur sentimental* dans les éditions de 1786 (éd. de Londres, p. 218).

[3] Année littéraire, 1786, tome 6, cité par F. B. BARTON, *op. cit.*, p. 71.

[4] *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot,* etc., vol. 14, Paris 1880, p. 482.